

I

Jadis, en 1860, il était bien vu de naître chez soi. À présent, l'Olympe de la médecine a décrété, paraît-il, que l'enfant pousserait son premier cri dans l'atmosphère antiseptique d'une maternité, de préférence une clinique en vogue. Les jeunes Mr. et Mrs. Roger Button avaient donc cinquante ans d'avance lorsqu'ils décidèrent, un beau jour de l'été 1860, que leur premier enfant naîtrait en clinique. Nul ne saura jamais si cet anachronisme influa en aucune façon sur l'histoire étonnante que je m'appête à coucher par écrit.

Je vais vous conter les faits et vous laisserai juge.

Les Roger Button occupaient une position enviable, aussi bien sur le plan mondain que

financier, dans le Baltimore d'avant la guerre de Sécession. Apparentés aux familles Untel et Untel, ils appartenaient donc, tout Sudiste vous le dira, à cette vaste aristocratie dont était essentiellement peuplée la Confédération. C'était leur premier contact avec la vieille coutume charmante de mettre des bébés au monde : la nervosité de Button était bien naturelle. Il espérait que ce serait un garçon pour pouvoir l'envoyer à l'université Yale, dans le Connecticut, établissement où Mr. Button avait lui-même porté pendant quatre ans le surnom assez parlant de « Manchette ».

Un jour de septembre, celui consacré à l'Événement, il se leva très ému à six heures du matin, s'habilla, ajusta un nœud de cravate impeccable et s'en fut en hâte au long des rues de Baltimore jusqu'à la clinique, afin de savoir si la nuit avait fait éclore une vie toute neuve.

Il se trouvait encore à une centaine de mètres du *Maryland Private Hospital for Ladies and Gentlemen* lorsqu'il aperçut le Dr Keene, médecin de la famille, qui descendait les marches du perron en se frottant les mains, du geste de se les laver imposé à tous les hommes de l'art par le code tacite de la profession.

Mr. Roger Button, président de la Roger Button & Co, Quincaillerie en gros, se mit à

courir à la rencontre du Dr Keene, au mépris de la dignité qu'on aurait pu escompter de la part d'un gentilhomme du Sud à cette époque pittoresque.

— Dr Keene! appela-t-il. Holà, Dr Keene!

Le médecin l'entendit, se retourna et attendit sur place; une expression bizarre crispait ses traits rudes de praticien pendant que Mr. Button s'approchait.

— Quelles nouvelles? demanda celui-ci en le rejoignant, pantelant. Qu'est-ce que c'est? Comment va-t-elle? Est-ce que c'est un garçon? Lequel des deux? Que...

— Calmez-vous! dit sévèrement le Dr Keene, qui paraissait assez irrité.

— Le bébé est-il né? implora Mr. Button.

Le Dr Keene fronça les sourcils.

— Eh bien, oui, sans doute... si l'on veut.

Il jeta encore à Mr. Button un drôle de regard.

— Ma femme va bien?

— Oui.

— Est-ce un garçon ou une fille?

— Suffit! explosa le Dr Keene au comble de l'exaspération. Je vous prierai d'aller vous en rendre compte par vous-même. Intolérable!

Après avoir aboyé ce dernier mot en une seule syllabe, il se détourna en marmottant :

— Croyez-vous qu'un pareil cas va rehausser ma réputation professionnelle? Un autre comme celui-là suffirait à me couler... à couler n'importe qui.

— Que se passe-t-il? interrogea Mr. Button, effaré. Des triplés?

— Non, pas des triplés! coupa le docteur. D'ailleurs, vous n'aurez qu'à constater de vos yeux ce qu'il en est. Et trouvez un autre médecin. Je vous ai mis au monde, jeune homme, je suis demeuré quarante ans durant votre médecin de famille, mais c'est bien fini. Je ne veux plus vous voir, ni vous ni aucun des vôtres, jamais! Adieu!

Puis il tourna les talons, grimpa, sans un mot de plus, dans son phaéton qui l'attendait sur le bas-côté de la chaussée, et s'éloigna, implacable.

Mr. Button resta planté au bord du trottoir, stupéfait, tremblant de la tête aux pieds. Quel horrible coup du sort s'était abattu sur eux? Il avait perdu subitement toute envie de pénétrer dans le *Maryland Private Hospital for Ladies and Gentlemen*; il dut se forcer, un instant plus tard, à gravir les marches et franchir la porte d'entrée.

Une infirmière était assise derrière une table dans la pénombre vitreuse du hall. Ravalant sa honte, Mr. Button s'avança vers elle.

— Bonjour, dit-elle avec un regard aimable.

— Bonjour. Je... je suis Mr. Button.

À ces mots, la terreur se répandit sur les traits de la jeune fille. Elle se leva d'un bond et sembla sur le point de s'enfuir, ne se maîtrisant qu'au prix d'efforts visiblement pénibles.

— Je veux voir mon enfant, reprit Mr. Button.

L'infirmière laissa échapper un petit cri.

— Oh! Bien sûr! s'exclama-t-elle d'une voix hystérique. Là-haut. C'est là-haut. Vous... montez!

Elle indiqua du doigt la direction, et Mr. Button, baigné d'une sueur froide, se détourna misérablement pour monter au premier. Là, il s'adressa dans le couloir à une autre infirmière qui venait vers lui, une cuvette à la main.

— Je suis Mr. Button, parvint-il à articuler. Je veux voir mon...

Patatras! La cuvette tomba à grand fracas et roula jusqu'à l'escalier. Clac! Clac! Clac! Elle entreprit une dégringolade persistante, comme si elle partageait la terreur générale inspirée par ce monsieur.

— Je veux voir mon enfant! hurla presque Mr. Button, qui frôlait la crise de nerfs.

Clac, clac! La cuvette était arrivée en bas. L'infirmière se ressaisit et écrasa Mr. Button d'un regard de franc mépris.

— Oui, monsieur, acquiesça-t-elle à mi-voix. Très bien. Mais si vous saviez dans quel état cette affaire nous a tous mis ce matin ! C'est absolument scandaleux. La clinique ne retrouvera jamais sa réputation, après...

— Vite ! cria-t-il d'un ton rauque. Je n'en peux plus !

— Bon, venez par ici, monsieur.

Il se traîna à sa suite. Au bout du long couloir, ils atteignirent une salle d'où sortaient des clameurs variées. Ils entrèrent. Une demi-douzaine de berceaux laqués blanc étaient alignés le long des murs, chacun porteur d'une étiquette nouée au chevet.

— Alors, haleta Mr. Button, lequel est le mien ?

— Là, dit l'infirmière.

Mr. Button suivit des yeux le doigt pointé, et voici ce qu'il vit. Enroulé dans une volumineuse couverture blanche, et partiellement enfoncé dans l'un des berceaux, un homme âgé de quelque soixante-dix ans se tenait assis. Ses cheveux rares étaient presque blancs et une longue barbe grise lui pendait au menton, agitée d'une ondulation absurde par la brise qui venait de la fenêtre. Il leva sur Mr. Button des yeux pâles, fanés, où se lisait une interrogation muette.

— Suis-je fou ? explosa Mr. Button, dont

l'épouvante se condensait en rage. S'agit-il d'une sinistre farce de carabins ?

— Cela ne nous fait pas l'effet d'une farce, répliqua sèchement l'infirmière. Et j'ignore si vous êtes fou ou non ; mais c'est incontestablement votre enfant.

Les gouttes de sueur froide se multiplièrent sur le front de Mr. Button. Il ferma les yeux, les rouvrit, regarda à nouveau. Pas d'erreur, il contemplait un homme vieux de quatorze lustres, un *bébé* de quatorze lustres, un bébé dont les jambes pendaient par-dessus les côtés du berceau où il reposait.

Placide, le vieil homme les regarda tour à tour, puis il éleva soudain une voix fêlée :

— Êtes-vous mon père ? demanda-t-il.

Mr. Button et l'infirmière sursautèrent violemment.

— Parce que dans ce cas, continua le vieillard d'un ton grognon, je voudrais bien que vous me sortiez d'ici... ou au moins qu'on me donne un bon fauteuil à bascule.

— Au nom du ciel, d'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? s'écria Mr. Button, pris de frénésie.

— Je ne peux pas vous dire qui je suis, répondit la voix geignarde, car il y a seulement quelques heures que je suis venu au monde ; mais mon nom est indiscutablement Button.

— Vous mentez ! Vous êtes un imposteur !

Le vieil homme se tourna vers l'infirmière avec lassitude.

— Charmante façon d'accueillir son nouveau-né, se plaignit-il faiblement. Dites-lui qu'il se trompe, qu'attendez-vous ?

— Vous vous trompez, Mr. Button, dit sévèrement l'infirmière. C'est là votre enfant, et il faudra bien vous y faire. Nous vous prions de l'emmener chez vous le plus tôt possible... aujourd'hui même.

— Chez moi ? répéta Mr. Button, incrédule.

— Oui, nous ne pouvons pas le garder ici. Vraiment pas, comprenez-vous ?

— Encore une chance, geignit le vieillard. Bel endroit où installer un garçon aux goûts paisibles. Avec tous ces cris, ces hurlements, je n'ai pas fermé l'œil. J'ai demandé quelque chose à manger (là, sa protestation prit un ton aigu) et on m'a apporté un biberon de lait !

Mr. Button s'effondra sur une chaise près de son fils et enfouit son visage dans ses mains.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, au comble de l'horreur. Que vont dire les gens ? Que dois-je faire ?

— Il faut l'emmener chez vous, tout de suite, insista l'infirmière.

Une image grotesque se présenta aux yeux du

malheureux avec une affreuse netteté. Il se vit parcourir les rues de la ville, pleines de monde, flanqué de cette apparition consternante.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, gémit-il.

Ses connaissances s'arrêteraient pour lui parler, et que dirait-il ? Il serait obligé de leur présenter cet... ce septuagénaire : « Voici mon fils, il est né ce matin de bonne heure. » Puis le vieillard se draperait dans sa couverture et ils reprendraient leur chemin, passeraient devant les boutiques animées, le marché aux esclaves (sombre pensée, Mr. Button regretta un instant que son fils ne fût pas noir), les demeures luxueuses du quartier résidentiel, la maison de retraite...

— Allons, ressaisissez-vous ! ordonna l'infirmière.

— Dites donc, s'insurgea brusquement le vieil homme, si vous croyez que je vais aller à la maison dans cette couverture, vous n'y êtes pas du tout.

— On met toujours les enfants dans des couvertures.

Il brandit en ricanant un petit linge blanc.

— Regardez un peu ! chevrotait-il. Voilà ce qu'on avait préparé pour moi.

— C'est ce que portent tous les bébés, répliqua l'infirmière d'un air pincé.

— Eh bien, ce bébé-ci ne portera plus rien

du tout d'ici deux minutes. Cette couverture me gratte. On aurait pu au moins me donner un drap.

— Restez couvert! Restez couvert! recommanda précipitamment Mr. Button.

— Et une canne, père. Je veux avoir une canne.

Mr. Button claqua sauvagement la porte principale de la clinique.

II

— Bonjour, dit nerveusement Mr. Button au vendeur des Magasins de Nouveautés de Chesapeake. Je voudrais acheter des vêtements pour mon enfant.

— Quel âge, monsieur?

— Un peu plus de six heures, répondit Mr. Button après un bref calcul.

— Le rayon layette est au fond.

— Ah! mais je ne pense pas... Je ne sais pas si c'est ce qu'il me faut. C'est... c'est un enfant très grand. D'une taille... euh... exceptionnelle.

— Vous trouverez les plus grandes tailles nourrisson.

— Où est le rayon garçonnets? demanda Mr. Button, changeant désespérément de tac-

tique et convaincu que le vendeur soupçonnait son secret honteux.

— Ici même.

— Ah! bon...

Il hésita. L'idée d'habiller son fils avec des vêtements d'homme lui répugnait. Si seulement, par exemple, il pouvait mettre la main sur un très ample costume de petit garçon, on raserait cette barbe si longue et abominable, on teindrait en châtain les cheveux blancs, et peut-être parviendrait-il ainsi à dissimuler le pire et à sauvegarder un peu son amour-propre, sans parler de son prestige mondain à Baltimore.

Mais l'exploration frénétique du rayon garçonnets ne révéla pas le moindre costume capable de vêtir le jeune Button. Son père s'en prit naturellement au magasin, comme il est d'usage en de telles circonstances.

— Quel âge a votre fils, disiez-vous? interrogea l'employé, intrigué.

— Il a... seize ans.

— Ah! excusez-moi. Je croyais que vous aviez dit six heures. Vous trouverez le rayon adolescents dans l'allée de droite.

Mr. Button tourna piteusement les talons. Puis il s'arrêta net, son visage s'éclaira, et il montra du doigt un mannequin dans la vitrine.

— Voilà ! s'écria-t-il. Je prendrai ce costume, celui qui est sur le mannequin.

L'employé ouvrit de grands yeux.

— Mais, monsieur, protesta-t-il, ce n'est pas un costume d'enfant. Ou plutôt, si, mais c'est un déguisement. Vous pourriez le porter vous-même !

— Emballez-le-moi, insista son client d'une voix tendue. C'est ce que je cherchais.

Étonné, le vendeur obéit.

De retour à la clinique, Mr. Button entra dans la nursery et jeta presque le paquet à la tête de son fils.

— Voilà tes vêtements.

Le vieil homme défit le paquet et considéra d'un œil critique le contenu.

— Ils me paraissent plutôt bizarres, objecta-t-il. Je ne veux pas avoir l'air d'un singe...

— Comme si, moi, je n'avais pas l'air d'un singe, grâce à toi ! rétorqua férocement Mr. Button. Ne t'occupe pas de l'air que tu auras. Mets ça, sans quoi je... sans quoi je te flanque une fessée.

Ce mot lui resta un peu en travers de la gorge, mais il lui semblait convenir à la situation.

— D'accord, père, répliqua l'autre avec une burlesque apparence de respect filial. Vous êtes

né avant moi, vous devez savoir ce qui s'impose. Comme vous voudrez.

Pour la deuxième fois, le nom de « père » fit sursauter Mr. Button.

— Et dépêche-toi.

— Je me dépêche, père.

Quand son fils fut habillé, Mr. Button l'examina avec accablement. Le costume se composait de chaussettes à pois, d'une barboteuse rose et d'une chemisette à grand col blanc. La longue barbe grise venait onduler sur ce col, tombant presque jusqu'à la taille. L'effet n'était pas heureux.

— Attends !

Mr. Button saisit une paire de ciseaux dans la poche de l'infirmière pour amputer la barbe en trois coups rapides. Malgré cette amélioration, l'ensemble était loin de constituer une réussite. Le balai de poils tondu, les yeux larmoyants, les vieilles dents juraient étrangement avec la fantaisie du costume. Pourtant, Mr. Button fut inflexible ; il tendit la main :

— Viens ! dit-il, austère.

Son fils prit sa main d'un geste confiant.

— Comment allez-vous m'appeler, papa ? demanda-t-il de sa voix cassée. Rien que « Bébé » pendant quelque temps, en attendant de trouver mieux ?

— Je n'en sais rien, grommela Mr. Button. Je crois que nous t'appellerons Mathusalem.

III

Même après qu'on eut coupé très court et teint d'un noir peu naturel les cheveux clairsemés du nouveau Button, qu'on l'eut rasé de si près que ses joues reluisaient, et habillé d'un costume de petit garçon fait sur mesure par un tailleur éberlué, il était impossible pour Mr. Button d'oublier que son fils constituait une piètre incarnation du premier bébé de la famille. Tout voûté qu'il était, Benjamin Button — car on avait préféré ce nom à celui, plus approprié mais désobligeant, de Mathusalem — mesurait un mètre soixante-quinze. Une taille que ses vêtements ne pouvaient dissimuler, pas plus que ses sourcils épilés et brunis ne masquaient ses yeux fanés, larmoyants, fatigués. Dès qu'elle le découvrit, la nurse qui avait été engagée à l'avance quitta la maison, folle d'indignation.

Mr. Button demeura pourtant inflexible. Benjamin était un bébé, il resterait un bébé. Benjamin n'aimait pas le lait chaud, il se passerait de manger, déclara d'abord son père ; mais on finit par le persuader d'autoriser le pain et le beurre,

et même la bouillie d'avoine, en manière de compromis. Il rentra un jour chez lui muni d'un hochet qu'il donna à Benjamin, et il tint absolument à le voir « jouer avec », sur quoi le vieillard prit l'objet d'un air las et produisit docilement un bruit de grelot qui se répéta à intervalles réguliers tout le long du jour.

Il est cependant hors de doute que le hochet l'ennuyait, et qu'il se procurait quand on le laissait seul d'autres distractions plus à son goût. Par exemple, Mr. Button s'aperçut un soir qu'au cours de la semaine écoulée il avait fumé plus de cigares que jamais, phénomène qui s'expliqua quelques jours après lorsque, entrant à l'improviste dans la nursery, il la trouva envahie d'une légère fumée bleutée ; Benjamin, la mine coupable, essayait de faire disparaître le mégot d'un gros havane.

Certes, ce délit méritait une solide fessée, mais Mr. Button ne put prendre sur lui de la lui administrer. Il avertit simplement son fils du danger de « compromettre sa croissance ».

Il s'entêta néanmoins dans son attitude. Il apportait des soldats de plomb, des trains en bois, de gros animaux en peluche sympathiques et, pour parfaire l'illusion qu'il créait, à son propre usage en tout cas, il questionnait ardemment le vendeur du magasin de jouets pour s'assurer que